



**HAL**  
open science

## Les Philadelphes de Nodier ("Histoire des sociétés secrètes de l'armée", 1815)

Claude Rétat

### ► To cite this version:

Claude Rétat. Les Philadelphes de Nodier ("Histoire des sociétés secrètes de l'armée", 1815). *Politica Hermetica*, 2007, La Tentation du secret, Groupes et sociétés initiatiques entre ésotérisme et politique du XVIIIe au XXe siècle, 21, pp.56-74. <hal-03786997>

**HAL Id: hal-03786997**

**<https://hal.science/hal-03786997v1>**

Submitted on 23 Sep 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC BY-NC-ND 4.0 - Attribution - Non-commercial use - No Derivative Works - International License

**Claude Rétat, « *Les Philadelphes de Nodier (Histoire des sociétés secrètes de l'armée, 1815)* »**

Publié dans *La Tentation du secret, Groupes et sociétés initiatiques entre ésotérisme et politique du XVIII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle, Politica Hermetica* n° 21, Lausanne, L'Âge d'Homme, 2007, p. 56-74.

*La pagination de l'article publié en 2007 est indiquée en gris, entre crochets droits.*

[56]

***Les Philadelphes de Nodier  
(Histoire des sociétés secrètes de l'armée, 1815)***

« La tentation du secret » : le sujet du colloque organisé par Jean-Pierre Laurant fait rêver, en faisant flotter autour du mot « secret » tout un champ de forces et de désirs, soupçonnable mais obscur. L'ouvrage dont j'ai choisi de parler, l'*Histoire des sociétés secrètes de l'armée* de Charles Nodier, a, d'après son titre qui fait sonner les « sociétés secrètes », un rapport évident avec le sujet de ce colloque. Il faut pourtant commencer par définir ce rapport : à vrai dire, ce n'est pas parce qu'il « parle » de sociétés secrètes que je souhaite présenter ce livre, mais c'est parce qu'il en parle d'une certaine manière, en mettant en œuvre un type d'exposition et de rhétorique propre à faire miroiter le secret, à titiller les nerfs de la créance chez le lecteur, et à jouer du secret comme d'un objet de tentation, d'attrait et de répulsion, pour l'intellect et pour l'imaginaire.

C'est d'un texte profondément littéraire qu'il s'agit : par les moyens de la littérature il questionne le lecteur et il le met à l'épreuve sur la question de son rapport à la croyance, ou sur la part de la croyance dans son rapport à l'histoire écrite. Le narrateur et énonciateur y produit un discours qui ne cesse de répéter au lecteur : crois-moi. En ce terrain de l'« histoire

secrète », où l'on commence par écarter l'histoire officielle et où l'autorité de la prise de parole est un terrain à conquérir, le lecteur est provoqué à se voir en plein exercice de croire, ou de ne pas croire, pour savoir ce qui fut, par une voix complaisamment captatrice, qui fait en même temps tout pour qu'on la croie et trop pour qu'on la croie.

Le livre de Nodier a paru au tout début de 1815, pendant la première Restauration. Le titre complet est : *Histoire des sociétés secrètes de l'armée et des conspirations militaires qui ont eu pour objet la destruction du gouvernement de Bonaparte* (Paris, Gide fils et H. Nicolle, 1815). La publication est anonyme ; l'attribution à Nodier est parfois discutée, sans faire vraiment de doute. Le livre est annoncé dans le bulletin du samedi 14 janvier 1815 de la *Bibliographie de la France, ou Journal général de l'imprimerie et de la librairie* ; il a immédiatement du succès, puisque le bulletin du samedi 4 mars 1815 signale une seconde édition<sup>1</sup>, qui paraît juste au seuil des Cent-Jours.

[57] Les *Souvenirs, épisodes et portraits pour servir à l'histoire de la Révolution et de l'Empire*, par Charles Nodier, qui paraissent chez Levavasseur en 1831, ne reprennent pas l'anonyme *Histoire des sociétés secrètes*, mais contiennent des textes beaucoup plus récents de Nodier sur Malet et Oudet<sup>2</sup> : un portrait double, évoquant la société des Philadelphes, mais non focalisé sur elle. L'édition des *Œuvres complètes*, paraissant du vivant de Nodier<sup>3</sup>, ne recueille pas davantage l'*Histoire* de 1815. En 1850 l'éditeur Charpentier<sup>4</sup>, rassemblant les textes de Nodier

---

<sup>1</sup> Même éditeur, même format (in-8°, 348 p.), même prix que la première édition (5 francs). Elle indique au verso du faux-titre : « Il n'a été fait aucun changement dans cette seconde édition. »

<sup>2</sup> Au t. II, p. 223-295 : « Le général Mallet, le colonel Oudet ».

<sup>3</sup> Né en 1780, mort en 1844. Le t. VII-VIII des *Œuvres complètes* (Genève, Slatkine Reprints, 1998, réimpression de l'édition de Paris, 1832-1837) contient *Le Dernier Banquet des Girondins, Étude historique suivie de recherches sur l'éloquence révolutionnaire*, et *Souvenirs et portraits*.

<sup>4</sup> Cette édition a eu de nombreuses rééditions.

sur la Révolution et l'Empire (sous le titre *Souvenirs de la Révolution et de l'Empire*), intègre le texte de 1815, faisant valoir sur la couverture et dans l'Avertissement les « augmentations considérables » de cette nouvelle édition. Il le ré-intitule *Les Philadelphes* (gardant en sous-titre le titre original). Il s'agit d'une « reproduction exacte, moins quelques notes d'une importance secondaire »... , autrement dit le texte a été abrégé, et notamment délesté de notes importantes (en fait des développements substantiels, où se trouvent entre autres des considérations sur la franc-maçonnerie). L'édition moderne de Jean-Luc Steinmetz (dans le recueil intitulé *Portraits de la Révolution et de l'Empire*, Paris, Tallandier, 1988, t. II p. 259-437, annotation par Jean d'Hendecourt) reproduit le texte original et non celui de Charpentier<sup>5</sup>, à l'exception du titre, qui reste : *Les Philadelphes*, avec en sous-titre : *Histoire des sociétés secrètes de l'armée*. Toutes les citations qui suivent renverront à cette édition<sup>6</sup>.

Le titre de 1815 était un titre long, à l'air recommandable et sérieux d'un ouvrage d'histoire, mais si long qu'on en vient à l'abrégé : ou bien on retranche une partie, ou bien on suit l'usage adopté par l'éditeur de 1850, et on dit : *Les Philadelphes*.

---

<sup>5</sup> Voir *Portraits de la Révolution et de l'Empire*, éd. par J.-L. Steinmetz, Paris, Tallandier, 1988, t. I, p. 53, avertissement de Jean d'Hendecourt. Sur le livre des *Philadelphes*, voir Hans Peter Lundt, « Nodier et le roman de l'Histoire : *Les Philadelphes, histoire des sociétés secrètes de l'armée* », dans *Charles Nodier, Colloque du deuxième centenaire*, Paris, Les Belles-Lettres, 1981, p. 41-55 ; Bernard Gainot, « Pratiques politiques et stratégies narratives : hypothèses de recherche sur les conspirations militaires : 'la conspiration Malet' de 1808 », *Politix*, 2001, n° 54, p. 95-117.

<sup>6</sup> Le texte est bien complet de ses 17 notes, à trois erreurs de renvoi près : la première note doit être rattachée à la p. 262 (« sans y dissimuler son existence\* »), la deuxième doit être rattachée à la p. 273 (« qui lui ouvrirait son sein\* »), et la troisième à la p. 282. Dans l'édition originale, ces notes se présentent également à la fin du texte, mais sous le titre : « Pièces historiques et notes explicatives », ce qui souligne, si besoin est, qu'il ne s'agit nullement de notes secondaires.

C'est le désigner en effet par ce qui forme son objet crucial et central : le livre ne consiste pas vraiment dans l'histoire d'un pluriel de [58] sociétés, mais bien plutôt dans l'histoire d'*une société secrète* qui aurait centralisé toutes les conspirations contre Bonaparte puis Napoléon : « Les sociétés secrètes, antérieures à celles des Philadelphes, étaient composées d'éléments trop divers, qu'on ne pouvait ramener à un système commun<sup>7</sup>. » Et même, par surenchère de concentration, il consiste dans l'histoire d'*un homme*, un militaire du nom d'Oudet, qui se confond dans le récit de Nodier avec la société secrète, un homme qui a incarné cette société secrète, c'est-à-dire qui a été en quelque sorte son secret vivant : son centre rayonnant, son moteur, le premier, ultime et unique dépositaire de son secret.

En même temps, *Les Philadelphes*, c'est justement le titre que Nodier n'a pas donné à son livre en le publiant : le titre de 1815, en nommant « les sociétés secrètes », efface son objet propre, celui où réside pourtant la part active d'intervention et de création de l'auteur.

L'ami de Nodier, Charles Weiss, écrit dans la *Biographie universelle* de Michaud, à l'article « Malet », que ce dernier « joue un très grand rôle dans l'*Histoire des sociétés secrètes de l'armée*, ouvrage publié en 1815 et dont l'auteur semble avoir pris plaisir à se jouer de la crédulité de ses lecteurs. » Il n'y a pas d'article « Oudet » dans la *Biographie universelle*. Cette phrase de Weiss<sup>8</sup> a donné lieu à une longue réponse de Nodier, dans l'article « Philadelphes » du *Dictionnaire de la Conversation*, en 1838<sup>9</sup>.

L'article « philadelphe » du Grand Larousse du XIX<sup>e</sup> siècle énumère les différentes acceptions du mot (c'est un autre nom du

---

<sup>7</sup> *Les Philadelphes*, éd. J.-L. Steinmetz, p. 379 (2<sup>e</sup> note).

<sup>8</sup> À travers deux citations : « Un livre dont l'auteur semble s'être joué de la bonne foi de ses lecteurs », et « un piège *tendu à la crédulité des lecteurs* par un auteur *qui se joue* » (italiques dans le texte).

<sup>9</sup> Je remercie très vivement Jacques-Rémi Dahan d'avoir attiré mon attention sur ce texte et de m'en avoir facilité l'accès.

seringa par exemple), et propose une notice historique sur la société des philadelphes, très critique à l'égard du texte de Nodier :

L'histoire et même l'existence de cette société secrète n'est pas un article de foi. Charles Nodier dans son *Histoire des sociétés secrètes de l'armée* qui parut d'abord anonyme [...] en a parlé le premier et il a étonné ses contemporains et les prétendus affiliés eux-mêmes en leur révélant une foule de choses qu'ils ne soupçonnaient pas. On croit généralement aujourd'hui que son récit est une simple mystification et Prosper Mérimée dans son discours de réception à l'Académie française [...] le donne clairement à entendre.

Suit un résumé, dont la longueur donne idée de la célébrité de l'ouvrage, et qui en récapitule le contenu, énumérant les épisodes historiques connus, ou [59] les épisodes inconnus mais supposés par Nodier, dans lesquels les philadelphes auraient trempé.

Léonce Pingaud<sup>10</sup>, biographe de Nodier, a décrit le groupement d'adolescents qui s'est formé autour de Weiss et de lui, sous le nom de philadelphes, leurs pique-niques et leur goût de la littérature, les épanchements amicaux... Fondée en 1797 à Besançon, par cinq amis (« phil-adelphes » : qui aime ses frères), cette philadelphie, qui serait héritée de formes du XVIII<sup>e</sup> siècle (sociétés littéraires et « bacchiques »), semble s'éteindre après 1802, quand Nodier, qui a quitté Besançon pour Paris, y fait connaissance du groupe des Méditateurs<sup>11</sup> et s'enthousiasme pour eux. L. Pingaud a souligné la disproportion qui existe entre les philadelphes du texte de 1815 et ces philadelphes bisontins. Il a

---

<sup>10</sup> Léonce Pingaud, *La Jeunesse de Charles Nodier. Les Philadelphes*, Besançon, Imprimerie Dodivers, 1914, et Genève, Slatkine reprints, 1977. Sur les philadelphes bisontins (cinq amis au départ), sur l'extension progressive du groupe et sur l'identification de plusieurs membres, voir l'édition par Jacques-Rémi Dahan de la *Correspondance de jeunesse* de Nodier, Genève, Droz, 1995, 2 vol.

<sup>11</sup> Sur les méditateurs, voir les lettres de Nodier, dans *Correspondance de jeunesse*, éd. de J.-R. Dahan, *op. cit.*, t. I, p. 178 et suiv. (mars 1802).

montré d'autre part l'écart entre le personnage historique d'Oudet et le personnage créé par Nodier.

A. Augustin-Thierry<sup>12</sup> accorde un chapitre aux *Philadelphes*, en 1911, dans son ouvrage au titre parlant : *Les Grandes Mystifications littéraires*. Il y voit « la mieux réussie » des « fictions » de Nodier, écrivain si habile que cette « mystification triomphante dure encore ». Le succès vient, dit-il, du plaisir que procurent les « sornettes mystérieuses » et des attaques contre le régime défunt. Les philadelphes sont en effet présentés par Nodier comme les ouvriers, obscurs et méconnus, de la Restauration.

Bref, les voix qui s'élèvent contre une lecture naïve des *Philadelphes* de Nodier sont vives et nombreuses.

De nos jours, le ton est moins virulent et moins tranchant. D'une part le sujet est moins brûlant et les lecteurs sont moins nombreux. Les formes du mythe sur les sociétés secrètes ont également changé, ou du moins les instruments rhétoriques et les procédés pour faire impression sur le lecteur. En ce qui concerne la réception des *Philadelphes*, le balancier s'est stabilisé dans une position médiane : on tient pour évidents la part de création de Nodier, son goût de brouiller savamment les frontières du vrai et du faux, de mêler l'histoire à la fiction, de faire des faux, c'est-à-dire d'imiter le vrai à s'y méprendre ; mais on prend également la mesure de l'obscurité du sujet, le champ des conspirations contre Napoléon étant loin d'être clair, et les connexions [60] entre les diverses mouvances étant mal connues. Plusieurs historiens ont fait observer que les notes de Nodier sur les mouvements charbonniers dans le Jura et en Italie concordent avec la situation, – sinon dans les détails, du moins en gros (dans cette marge flottante est d'ailleurs tout le problème). Plusieurs ont fait remarquer que les révélations apportées par la fin des années 1820

---

<sup>12</sup> A. Augustin-Thierry, *Les grandes mystifications littéraires*, Paris, Plon-Nourrit, 1911-1913, t. I, p. 153 et suiv. : « Un roman de Nodier, *Les Philadelphes* ».

et par les années 1830 sur l'activité de Buonarroti à Genève contenaient des renseignements sur une organisation de « philadelphes », sur un mot d'ordre « philadelphia ». Quels sont les rapports exacts avec des philadelphes français et parisiens ? c'est ce que nul n'a pu encore dire, d'autant que ces fameux « philadelphes » français sont largement inconnus.

Au total, on aboutit à une position de bon sens : il y a, c'est certain, une nébuleuse conspiratrice sous le consulat et sous l'Empire, mais on en connaît mal les arrière-plans. Il est certain que Nodier fabrique son objet comme un objet littéraire, et les points où la fabulation est évidente sont nombreux : le personnage d'Oudet par exemple, et la réécriture de sa mort à Wagram ; la réécriture de la tentative de Malet à Paris en 1812 pour s'emparer du pouvoir, en faisant croire que Napoléon était mort en Russie ; l'écriture et la description de complots aussi parfaits qu'étendus, mais qui n'ont mené à rien et n'ont laissé aucune trace. Cela dit, il y a des points de rencontre avec des éléments historiques. Bref, on peut se prononcer sur « les philadelphes » de Nodier comme sur un objet littéraire, mais il est difficile historiquement de se prononcer sur les philadelphes dont Nodier parle. On a d'un côté un ensemble parfait, trop parfait, qui pratique l'arrangement avec tant d'art que cela se retourne contre la créance, et de l'autre côté, il y a des linéaments, des choses éparses, des traces, devant lesquelles l'historien garde la prudence.

Ce qui m'a frappée, dans ce que j'ai pu lire à propos des *Philadelphes* (je parle du livre de Nodier), c'est qu'il en était toujours question, au fond, comme s'il s'agissait de faire le constat d'une procédure historique ratée, trompeuse ou au mieux incomplète. Comme si toujours, au fond, le livre des *Philadelphes* était gênant par rapport à un objet historique, les philadelphes, sur lequel le livre repose tout en ne contribuant pas à le stabiliser.

Il se produit donc un blocage du discours critique, qui prouve l'efficacité permanente du livre : comme on ne peut guère se prononcer sur les philadelphes à partir du livre de Nodier, à moins d'opérer une sorte d'acte de foi, et comme cet acte de foi

est rendu particulièrement difficile par l'exhibition d'art littéraire et de manœuvres persuasives que pratique Nodier, le critique reste pris entre la peur d'être idiot en croyant tout vrai, et celle d'être idiot en croyant tout faux<sup>13</sup>. [61] Il reste démuné devant la rencontre bien suturée, et passablement ironique, de la fiction et de l'histoire. C'est la réussite de Nodier de savoir excellemment monter ce genre de machine à bloquer l'intellect. Il dispose ici d'un matériau de premier choix, prélevé dans la zone du « secret », et d'une situation de choix également puisque la prise de parole et d'autorité est accomplie par un « je » qui ne parle pas en tant que savant, mais en tant qu'initié dans le secret : si vous étiez des initiés, comme moi, vous ne douteriez pas, déclare le narrateur. Le texte réalise la connivence efficace de la littérature, du secret, d'une parole dont l'autorité se situe hors des cadres positifs et officiels, et d'une ironie qui ne se dément jamais. Car, quel que soit le degré de réalité « objective » contenu par le récit, ce dernier fait bien appel chez le lecteur, de façon massive et affichée, au ressort de la croyance : de ce point de vue l'expression de Weiss, « se jouer de la crédulité des lecteurs » est à la fois juste (un *credo* est bien en jeu), et réductrice, ou superficielle, parce qu'il s'agit, dans ce texte brillant, passionnant et retors, d'explorer et de mettre en question tout ce qui est de l'ordre de la croyance dans l'adhésion au discours historique, et de déstabiliser un rapport naïf à ce discours. Là est peut-être le vertige même de l'« histoire secrète ».

---

<sup>13</sup> Par exemple, l'éditeur d'une « Bibliothèque de Souvenirs et Récits Militaires » écrit que « l'histoire n'a conservé aucun souvenir du colonel Oudet, par la raison que le personnage est de l'invention de Nodier. » Cette collection (1897 d'après le catalogue de la BnF), réédite le texte de 1815 en deux livraisons de 32 pages et 15 centimes chacune, mais elle réserve à l'œuvre d'« invention » un traitement particulièrement fantaisiste (disparition de l'introduction, de la conclusion, du chapitre XI, des notes ; fabrication à partir du livre de deux livres, avec renumérotation des chapitres : *Les Sociétés secrètes de l'Armée. Les Philadelphes* et *Les Conspirations militaires contre Bonaparte*).

Le livre est donc décrit par la critique, de façon consensuelle, comme une fabrication littéraire : pourtant il n'est pas analysé comme tel, par exemple on n'analyse pas les procédés qu'il applique pour construire un certain objet, un « type » de « la » société secrète. Cette œuvre propre qu'il réalise, cette construction d'un modèle de société secrète, n'est pas prise en considération. Le point de vue adopté par un critique comme John Morris Roberts, dans *La Mythologie des sociétés secrètes*<sup>14</sup> consiste, telle qu'il le présente, à percevoir l'objet imaginaire comme un élément historique à part entière, en tant qu'il est produit par une époque et producteur à son tour de représentations. Ce point de vue devrait, semble-t-il, amener à analyser, pour ce qu'il est et en tant que tel, le « type » de la société secrète que construit le livre de Nodier. Ce n'est pourtant pas le cas. Même quand l'imaginaire est compris comme un produit et un agent historique à part entière, on en reste somme toute au présupposé que la littérature est un mensonge, quelque chose de gênant pour les gens sérieux, dont on se délivre comme on peut, en attendant le jour où l'on pourra s'en délivrer complètement, par des progrès documentaires par exemple, et où l'on [62] saura enfin qui étaient les philadelphes, et s'ils ont bien fait ce que Nodier dit ; car il n'y a que cela qui compte, et Nodier a mis de bizarres entraves à ce projet réaliste, en excitant et en freinant à la fois la manœuvre...

Pourtant la littérature est l'élément certain du livre... et avec elle, portée par elle, un discours sur les sociétés secrètes, c'est-à-dire à la fois une certaine posture du discours pour parler des sociétés secrètes, mais aussi une « théorie » des sociétés secrètes, comme l'écrit Nodier dans l'article « Philadelphes » du *Dictionnaire de la Conversation* en 1838 : « Les sceptiques à vue courte, qui ne lisent pas couramment dans ce mystère, ne se feront jamais une idée distincte de la théorie des sociétés secrètes ». « Ce mystère », c'est celui précisément de la genèse de la société

---

<sup>14</sup> Trad. de l'anglais par C. Butel, Paris, Payot, 1979.

secrète, le moment de métamorphose où une « innocente association change de vues et d'objets sans s'en apercevoir » : elle a rencontré son moteur, le génie qui la mène : « Elle croit sortir à peine de son immobilité primitive, et cependant elle marche. » Mystère de la société secrète, non seulement parce qu'elle est « secrète », mais parce qu'il y a dans sa genèse le point obscur de la genèse même, l'obscurité du devenir société secrète : il faut commencer par admettre une « création », et le livre de 1815 ne ménage pas les images d'un génie, dont la main sort des nuages pour ordonner le chaos, Oudet, sorte de divinité créatrice du cosmos philadelphique. Évidemment, c'est bien là que l'historien bute et pressent surtout les mystères de la création littéraire : comment donc lier les adolescents bisontins de la fin des années 1790 et les puissants et tentaculaires philadelphes, animés par l'esprit d'Oudet, et décrits par le livre de 1815, demande justement Léonce Pingaud dans sa biographie de Nodier.

Sans minorer en aucune manière l'importance de l'objet historique que représentent « les philadelphes » (qui furent-ils, que firent-ils ; et d'abord furent-il et firent-ils ?), ce dont je voudrais donner une idée aujourd'hui, donc, c'est du dispositif monté par le livre de Nodier.

Le livre se compose d'une « Introduction », de onze chapitres et d'une « Conclusion ». Il est rédigé à la première personne, le narrateur se désigne dès la première ligne : « Si le sujet que j'entreprends de traiter »... Ce narrateur est fictif :

Étranger à l'art d'écrire, j'ai passé quinze ans de ma vie au milieu de la poudre des armes, et depuis que mes blessures m'ont forcé à quitter l'armée, je ne m'occupe que des soins de l'agriculture. (P. 263)

Il se présente comme un ancien philadelphe, explique pourquoi il peut à présent s'estimer délié de l'obligation de silence, et il décrit le livre qu'il est censé écrire comme des « Mémoires ».

Au plan formel, le texte se présente donc comme un ensemble clos, encadré par une introduction et une conclusion. La manière dont le texte s'ordonne est [63] très concertée. Le premier chapitre commence par un portrait de Malet, c'est-à-dire par une figure célèbre, une figure liée pour tout le monde au complot contre Napoléon (première tentative en 1808, puis conjuration d'octobre 1812, qui s'achève par l'exécution de Malet) : ce portrait de Malet est immédiatement suivi de celui d'Oudet. On passe ainsi de la figure historique connue et reconnue (pour le fait de la conjuration anti-napoléonienne, mais non pour l'attache philadelphique), à la figure d'arrière-plan, dont Nodier veut faire la figure majeure et centrale du livre, en marge absolue de l'histoire officielle.

Le même procédé se reproduit à la fin du livre, mais en sens inverse : nous assistons à la mort d'Oudet (1809), qui signifie, écrit le narrateur, la fin des philadelphes, puis à la mort de Malet (1812) : avec ce dernier, meurt ce qui n'était pas encore mort des philadelphes. Le livre pratique ainsi une sorte d'inclusion du moins connu dans le connu, du marginal (qui est mis au centre par Nodier) dans l'officiel (qui est décentré par Nodier). Dans l'organisation philadelphique, censée réunir ces deux personnages et ordonner leur œuvre unique et conspiratrice, Nodier veut montrer qu'il n'y a qu'une tête et qu'un chef : Oudet. La composition même est donc significative, s'appuyant sur Malet pour construire le personnage d'Oudet.

C'est à la fois un procédé de composition et, au plan de l'argumentation, un procédé d'amalgame. En plus bref, l'article de 1838 sur « Les Philadelphes » fait de même : il s'achève en associant l'incertain au certain, le « type » du chef (incarné par Oudet), qui joue sur un plan idéal, à l'événement historique daté et connu de tous. Que conclure, demande Nodier, et il répond, en raisonnant par l'absurde :

C'est qu'il n'y a jamais eu de *philadelphes* ; c'est que ce type admirable d'Oudet, qu'on ne peut pas inventer, est la création fortuite d'une imagination capricieuse ; c'est

peut-être, et pourquoi pas ? qu'il est fort douteux que Malet, Lahorie et Piquetel, soient morts pour la liberté dans la plaine de Grenelle, le 29 octobre 1812. Quant à moi, je ne suis plus sûr d'en être sûr.

Trois éléments se rassemblent dans *Les Philadelphes* de Nodier : un énoncé historique, un mode de discours qui met l'adhésion du lecteur à l'épreuve, et un certain discours sur les sociétés secrètes.

L'énoncé historique, ou à portée historique, prend appui sur la chronologie des événements du Consulat et de l'Empire. Par exemple, le livre insinue que le complot d'Arena (novembre 1799) relevait déjà de l'action des philadelphes, etc. Mais l'absence de dates est frappante : elles ne sont indiquées qu'en deux endroits, à la fin du livre. La date de 1809 apparaît dans le chapitre X, qui raconte la mort d'Oudet (p. 355, « la célèbre campagne de 1809 allait commencer », et p. 356, « le 6 juillet 1809, époque de la fameuse bataille de [64] Wagram », jour où Oudet fut mortellement blessé). À la dernière page du dernier chapitre, le jour du complot de Malet est évoqué, au moment de son exécution (p. 374, « Souvenez-vous du 23 octobre », « Oui, Malet, tes amis se souviennent du 23 octobre » : il s'agit du 23 octobre 1812). Les philadelphes sont donc circonscrits entre un commencement « obscur » et deux dates de « fin » (Oudet, Malet) qui se détachent plus nettement. Le commencement n'était daté que de manière hypothétique :

L'opinion n'est pas bien assise sur la première origine de la société des Philadelphes. Comme celle de toutes les sociétés secrètes, elle est entourée de ténèbres, et peut-être de mensonges. S'il faut en croire cependant la plus simple des traditions [...] elle fut créée dans une de nos provinces de l'est, par quelques amis près de se séparer, et qui voulurent laisser entre eux ce lien mystérieux. Elle n'aurait pas alors plus de dix-huit ans de date.

Cela fait allusion aux philadelphes bisontins, ce groupe d'amis, autour de Nodier, à Besançon, à partir de 1797.

Le discours reste ainsi très littéraire du début à la fin, et suppose un effort permanent du lecteur pour se situer dans une chronologie jamais explicitée. D'où aussi un effacement des reliefs et un effet de plan unique : des conspirations que Nodier suppose mais dont aucune trace ne reste, ou des éléments très secondaires sont placés à égalité avec des événements marquants (l'attentat de Cadoudal en 1804, le coup de force de Malet en 1812). Un plan romanesque d'enlèvement de Napoléon dans le Jura, dans lequel le jeune Nodier avait trempé (et qui fut considéré comme une frasque de tête brûlée), se trouve inséré dans une trame d'un tout autre ordre.

La couleur du discours s'en ressent également. Dès le début, le narrateur et auteur supposé présente le livre comme un hommage au héros disparu ; la fin est remplie par les oraisons funèbres d'Oudet et de Malet. Ce sont les dates finales qui comptent : jeunesse et mort composent la tonalité propre aux philadelphes. De plus, et c'est un des leitmotive de Nodier, les philadelphes constituent une vraie société secrète, c'est-à-dire une société ordonnée à un but politique : vouée par nature à ne pas durer, sa mort est programmée dans l'histoire. Les philadelphes conspiraient contre la tyrannie de Napoléon : il n'y a plus de philadelphes parce qu'Oudet est mort, mais aussi parce Napoléon ne règne plus. La Restauration, à laquelle les philadelphes auraient collaboré souterrainement en infiltrant l'armée de Napoléon, doit être, par définition, une ère sans philadelphes. Il y a là un enjeu politique : Nodier fait l'éloge du nouveau pouvoir, mais en même temps il se donne tout confort pour parler des philadelphes, pour rêver à travers eux la société secrète, admirable, et défunte.

[65] Le deuxième élément, une mise à l'épreuve de l'adhésion du lecteur, marque le livre tout entier, construit comme une machine pour amener à croire. À qui voudrait simplement se

renseigner sur les philadelphes, Nodier, à travers un narrateur fictif, dit en substance : crois-moi, ou ne me crois pas, mais, si ce que tu cherches, ami lecteur, est un savoir historique sur les philadelphes, il faut accepter la forme de mon histoire, qui est aussi peu officielle que le personnage de mon histoire. Il faut en passer par un mode particulier d'adhésion.

Ici coexistent l'exhibition d'un système de persuasion, qui est de nature à exciter la méfiance (par sa malice même), et l'appel à l'acte de foi : le lecteur est invité à éprouver par contagion la certitude du narrateur, l'échauffement de la « vertu » (la *virtus* antique), l'enthousiasme pour l'héroïsme, pour les grandes actions, pour toutes ces grandes choses manifestées au plus haut degré dans le personnage d'Oudet. Si tu veux que les autres pleurent, commence par pleurer toi-même, dit le vieux précepte d'éloquence. Le narrateur du livre de Nodier ne ménage pas son exaltation héroïque.

Ainsi se construisent à la fois un type de discours, et un système dans lequel croire est une valeur, dans lequel le « sceptique » est dénigré pour son « scepticisme » : il n'est pas réfuté, mais on lui fait honte parce qu'il donne une idée médiocre du genre humain. Si donc le lecteur veut se voir en beau et en grand, s'il veut un miroir grossissant qui lui fasse le cœur chaud en lui prouvant qu'il l'a tel, qu'il croie. S'il veut se voir mesquin, tristement moderne et ratiocineur, qu'il ne croie pas. Le texte se dispose comme une sorte de miroir à volonté, capable de faire plaisir tout en manifestant ouvertement le truc ;

Si les cœurs froids ne voient dans ce récit qu'une invention bien ou mal arrangée, comme je suis trop porté à le craindre, j'en suis fâché pour eux et pour l'honneur de l'humanité (p. 304).

Le texte de Nodier comporte ainsi quelque chose de très fin, et qu'il revient à la littérature de porter, le jeu sur un double clavier : l'appel à la suggestion se fait de manière à déclencher la méfiance sur un plan (historique) et en même temps l'adhésion sur un autre plan (valeurs et sentiments) : distance par doute et

adhésion par exaltation, par séduction d'exaltation. L'histoire est, classiquement, à l'antique, le domaine des grands exemples et des grandes vertus, mais ici la fiction, engrenée sur l'histoire « secrète » (qui n'est pas un roman, mais bien pire, qui lui ressemble, écrit Nodier), joue de ce modèle classique. Le héros de l'histoire secrète, notamment ce Philopœmen *redivivus* (Oudet), dont les immenses virtualités historiques ne se sont jamais actualisées, porte à la fois toutes les dérobades et tout le feu possibles. À travers les subtilités déployées par Nodier, un mélange se fait, qui cherche à provoquer à la fois le scepticisme [66] (rien de stable en « histoire secrète », rien de rassurant au nom d'une autorité de routine) et une variété de foi.

Relevons quelques exemples de ce mode d'appel à l'adhésion, même si c'est tout le texte qu'il faudrait lire en détail. Dès le début, le narrateur déclare (p. 271) : « Je suppose que mon lecteur m'a déjà fait quelques concessions nécessaires ; qu'il s'est associé déjà, jusqu'à un certain point ». Un peu plus loin (p. 282) : « Je marche d'admiration en admiration », « il faut qu'il [le lecteur] me suive avant de souscrire à mon enthousiasme ». De façon presque trop accusée, on voit ici comment la suggestion s'exprime : l'allure de la modération est donnée à la formule la plus impérative qui soit pour le lecteur (la phrase dicte au lecteur de suivre et de souscrire à l'enthousiasme).

Au chapitre V, quelques pages en particulier accumulent les arguments les plus directs et les plus obliques, enchaînant les hypothèses liantes, si l'on peut ainsi appeler des hypothèses qui se resserrent petit à petit sur la foi du lecteur. Le témoignage historique est sapé (tout est fait pour susciter ce « scepticisme » que Nodier fait mine en même temps de combattre), mais c'est pour aboutir à la vertu de la foi pour la foi, en tant qu'elle est chaleur de cœur et d'imagination :

J'ai commencé par établir, je répète souvent, et je persiste à croire, qu'il n'y a rien de plus semblable à un roman qu'une histoire secrète, qui offre des circonstances très singulières et dont on ne peut citer de témoins. Je n'ai

pas entrepris de faire considérer celle-ci comme une autorité suffisante pour régler des points de critique historique de la plus grande difficulté ; mais je ne pense pas qu'ils puissent être réglés sans elle, et c'est pour cela que je présente ma pensée sous la forme d'une affirmation très positive, même dans les cas où j'aurais beaucoup de peine à la convertir en démonstration. Je suis très convaincu de ce que j'écris, mais ma conviction n'est une preuve que relativement à moi, et j'entraînerais le lecteur dans un dédale ennuyeux de circonlocutions timides, si je ne hasardais jamais un fait encore nouveau sur une donnée qui m'est propre, sans l'envelopper de restrictions, ou le suspendre en vaines réticences. Mon récit ne peut être regardé, par les lecteurs ordinaires, que comme une espèce de fanal assez aventureux sur une mer inconnue [...] Ceux qui ont visité le pays, sur quelques-uns de ses parages, et même sur ceux dont la situation relative ne permet pas de porter la vue au loin, accorderont plus de confiance aux indications que je donne, parce qu'ils y seront préparés par des notions antérieures. Le petit nombre enfin ne contestera rien, parce qu'il a fait le voyage avec moi, qu'il a vu les mêmes choses que moi et quelquefois davantage [...] Si les cœurs froids ne voient dans ce récit qu'une invention bien ou mal arrangée, comme je suis trop porté à le craindre, j'en suis fâché pour eux et pour l'honneur de l'humanité. Il est bon de croire aux hautes vertus, quand ce ne serait que pour exciter à l'émulation. (P. 302-304.)

[67] On aura noté au passage l'argument (aux échos pascalien sensibles) selon lequel ces choses sur les philadelphes sont obscures, mais l'histoire est encore plus incompréhensible sans elles... On commence à comprendre le dispositif, où provocation au scepticisme et appel au credo marchent de pair, déstabilisation et captation.

Enfin, la conclusion suppose le lecteur conquis : elle décrit la conversion qu'elle suppose acquise, et dont elle fait son objet affiché, son défi rhétorique : elle rappelle d'où ce lecteur est parti, il était au début « peu disposé à recevoir les impressions que je voulais lui communiquer. L'existence de la société même était pour lui une chose presque nouvelle »..., mais « maintenant, je suis autorisé du moins à revenir sur les mêmes faits d'une manière

plus positive, parce que l'enchaînement sensible des preuves morales, dont je les ai soutenus, équivaut à l'information la plus authentique » (p. 375).

La société secrète des philadelphes est décrite, d'une façon tout à fait convenable politiquement au moment où Nodier écrit, comme n'ayant plus lieu d'être : on n'a plus besoin d'elle sous le meilleur des princes, le livre le répète de façon courtisane. Pourtant, le livre est aussi un livre de deuil et le manifeste bien : deuil d'une époque grande, où l'on avait le cœur chaud. Le narrateur se présente comme le dernier survivant de ce qui n'est plus :

Quant à moi, champion inconnu et sans gloire [...] je leur ai survécu, comme cet Othriadas, qui resta le dernier du combat des Spartiates contre les Messéniens, et qui avant d'expirer, se trouva la force d'ériger un monument à ses frères, et d'y tracer la fameuse inscription [...] *Passant ! va dire à Lacédémone que nous sommes morts pour ses saintes lois.*

Tels sont les derniers mots. La référence antique est permanente : héroïsme, enthousiasme, antiquité vont ensemble pour exprimer un passé grand, exaltant, révolu. Elle est aussi à double détente : Oudet a pour nom d'initié et de philadelphe : Philopœmen. Ce nom est censé décrire celui qu'il rebaptise, en même temps il détermine sa courbe et son devenir : Philopœmen (253-183 avant notre ère), auquel l'une des « Vies parallèles » de Plutarque est consacrée, représente le type du grand chef militaire, mais surtout les Romains l'appelèrent, écrit Plutarque, « le dernier des Grecs », le dernier d'une ère de liberté et d'héroïsme. Oudet est donc une deuxième fois le dernier, à travers lui se rejoue le drame de la perte d'une époque, perte de valeurs héroïques et de sentiments exaltants, ce qu'on peut appeler, selon le terme de P. Bénichou, un « désenchantement<sup>15</sup> ». « Il me semble que le

---

<sup>15</sup> Paul Bénichou, *L'École du désenchantement : Sainte-Beuve, Nodier, Musset, Nerval, Gautier*, Paris, Gallimard, 1992.

genre humain est devenu petit », dit encore Nodier dans l'article « Philadelphes » de 1838.

[68] Enfin (troisième et dernier élément de cette présentation), le livre de 1815 impose, à travers les philadelphes, un certain discours sur les sociétés secrètes.

Sans doute, il désoriente historiquement : qu'il faille le lire « avec prudence », dans le cadre d'une démarche historique, cela semble évident. Mais en même temps il oriente émotivement et idéologiquement. Émotivement, par la construction d'un système de valeurs (admiration, enthousiasme, héroïsme...) dont il répète la nostalgie : et c'est un thème familier à Nodier : le sentiment d'être déchu d'un temps de grandeur, d'appartenir à une génération qui a « mangé de la moelle des lions » (avec la Révolution) et qui se trouve ramenée à une mesquinerie odieuse. Idéologiquement, en construisant un modèle de la société secrète et une figure idéale de chef.

Le terme de « type » est celui qu'applique Nodier à son personnage d'Oudet-Philopœmen. Il est à prendre dans son sens le plus entier, comme « moule ou modèle déterminant la forme d'une série d'objets qui en dérivent », à partir de là comme « ce qui présente la forme la plus caractéristique ou la plus parfaite d'une classe d'êtres » (je cite le *Vocabulaire de philosophie* de Lalande). Sens originel et sens dérivé se rejoignent en Philopœmen : son personnage exprime une perfection du genre, et après lui, écrit Nodier (il le répète dans son article de 1838), le type du héros conspirateur est brisé, comme le moule d'une statue. Oudet a eu des successeurs ou des remplaçants, selon les étapes de la société, mais ils ont tous échoué à être... le même qu'Oudet, c'est-à-dire le chef<sup>16</sup>.

---

<sup>16</sup> Quand Nodier consacre un article à la question « Des types en littérature » (*Revue de Paris*, 1830 ; *OC*, t. V), il fait de la création de types la marque même de la fécondité poétique : « Si vous voulez reconnaître à des signes sûrs dans le poète l'invention et le génie, qui sont la même chose, arrêtez-vous à celui dont les personnages deviennent des *types* dans toutes

C'est dire à quel point le personnage est investi d'un rôle fort. La localisation étroite de la société des philadelphes dans l'histoire (en somme de 1797 à 1809, avec une ultime convulsion en 1812) va de pair avec le passage à l'absolu des acteurs, réels ou fictifs : tout se passe comme si les dates de fin (1809 et 1812) avaient une vertu libératrice pour le grandissement épique ou romanesque de la société secrète. L'homme en qui s'incarnent les philadelphes, Oudet, n'est plus un homme mais un type. Tout dans le portrait est extrême (ses perfections, son génie, sa toute-puissance, l'enthousiasme qu'il soulève). Le nom même d'Oudet semble donner moyen de vider et surinvestir le personnage, toujours grâce à un détour par l'antique : quand il décrit son action invisible et polymorphe, qu'il dit enserrer de toutes parts Napoléon, Nodier compare Napoléon au [69] cyclope Polyphème qui, frappé et aveuglé par Ulysse, ne pouvait dire qui l'avait blessé. Dans l'épisode célèbre d'Homère, Polyphème crie qu'il a été frappé par « Personne » (Ulysse). On peut à bon droit soupçonner un jeu de mot sur le nom d'Oudet (« personne », *oudeis* en grec). Tel est le personnage-personne qui peut en quelque sorte se remplir d'une société secrète ou la remplir de lui. La description de la genèse de la société philadelphique est un élément essentiel du livre, elle est présentée comme la rencontre d'un corps encore non animé avec son principe d'animation, son âme, son souffle, son principe directeur. D'un côté, un corps « composé d'une soixantaine d'adolescents obscurs », « de très jeunes gens neutres d'opinion, et fort étrangers à toutes les grandes querelles qui divisaient alors la France, quoique fort propres, par leur sensibilité expansive et la vivacité de leur imagination à s'en mêler activement. » Ils sont « flexibles »,

---

les littératures, et dont les noms propres deviennent presque toujours des substantifs dans toutes les langues. C'est qu'en effet le nom d'une figure typique n'est plus l'étiquette banale qu'on attache au socle d'un buste ou aux plinthes d'un bas-relief ; c'est le signe représentatif d'une conception, d'une création, d'une idée. Aujourd'hui même le titre de héros et de demi-dieu parle moins à la pensée que le nom d'Achille. »

« ardents » et avides d'action, sans savoir laquelle. De l'autre côté, Oudet, qui saisit génialement ce qu'il peut faire de cette structure toute prête, mais sans moteur. Nodier le décrit comme un créateur, un dieu ou un génie qui agit et cache sa main, et ordonne un chaos. Il est sans doute difficile de trouver dans la biographie d'Oudet les éléments « objectifs » correspondants : en revanche le réseau d'images et de symboles n'est ni particulièrement obscur, ni particulièrement inédit. En tout cas, « la » société secrète existe et vit, au sens où, à travers les schèmes de cette animation et de cette genèse, elle est décrite comme un être vivant collectif, avec une tête (le « chef » Oudet, seul à connaître le « secret » ultime de la société), et un cœur (encore Oudet) qui soutient l'ensemble du battement et de la chaleur de la vie.

Ce chef, qui donne forme, couleur et vie à la société secrète, se caractérise en particulier par trois talents, portés à leur perfection idéale :

– l'art de prendre possession de formes toutes faites, de se servir de groupements humains (ainsi se développe la société des philadelphes, partout où passe Oudet) et de les faire servir, en leur laissant ignorer le but, et en pouvant les détruire si besoin est, sans que la cause en pâtisse.

– Un art du pouvoir : Oudet détient seul le secret, et combine autour de lui un système de révélations proportionnées, dont aucune n'est complète, en sorte que chaque niveau d'initié ignore ce qui existe au-delà. (Le récit de Nodier présuppose que le narrateur est au courant de tout le secret d'Oudet. La position de l'auteur, via son narrateur fictif, est celle du romancier omniscient.)

– Enfin et par-dessus tout, Oudet sait se faire aimer. Voilà sans doute ce qui est à la racine des « philadelphes » (ce « philein » de phil-adelphe, aimer), et qui se redouble dans « Philopœmen ». Voilà aussi ce qui donne sa couleur particulière et originale au texte. Quand Malet succède à Oudet aux commandes de la société, Nodier veut montrer en lui un contre-

Oudet, ou simplement un non-Oudet, ce qui est encore une manière indirecte de décrire Oudet, [70] et c'est le passage où l'équivoque du personnage est exprimée de la manière la plus radicale : Malet ne sait pas être un chef, il incarne, dit le texte, une « souveraineté » qui n'est pas « touchante », une « servitude » qui « n'était plus un plaisir », une « tyrannie » qui fonctionne mal par défaut d'amour, il agit comme un « roi étranger » et non pas comme « un père ». Tout cela définit *a contrario* le pouvoir d'Oudet, précisément en ce qu'il a de problématique : il s'agit avec lui d'une *souveraineté touchante*, d'une *servitude* qui est un *plaisir*, d'une *tyrannie* par l'amour, il est un père adoré et tout-puissant (Oudet, tout en étant un jeune héros, est un peu plus âgé que les adolescents qu'il dirige). À sa mort, écrit encore Nodier, le « despotisme » n'a plus de « charme ». Plusieurs se suicident sur sa tombe, par amour pour lui et par fidélité aux normes antiques.

Le livre des *Philadelphes* nourrit ainsi une réflexion sur le pouvoir. Oudet-Philopœmen est ouvertement un double du tyran (Napoléon) qu'il combat, il est tyran lui aussi, une figure-miroir de Napoléon, brillant dans l'ombre de l'autre histoire, combattant par vertu et pour la vertu sans doute (le texte le répète), mais sous le signe d'une ambiguïté constante. Le premier nom qui apparaisse dans le livre de Nodier est celui de Machiavel. Avec quelle confiance, écrit-il perfidement, accueillerait-on l'histoire qu'on va lire, si elle était contée par Machiavel...

On comprendra mieux à présent pourquoi l'éloquence d'Oudet est mise en valeur à un tel degré. En elle se rassemblent les valeurs de l'enthousiasme et du sublime, et une sorte de questionnement du pouvoir dans ses aspects les plus extrêmes de tyrannie. Elle sauve la mise à l'amour qui se découvre aimer le despote, elle offre en quelque sorte le terrain où la tyrannie est bonne, où on aime la force en détestant la violence. L'éloquence d'Oudet est à la fois l'un des « thèmes » du livre (au sens où elle est exposée discursivement : il était éloquent, répète le texte) et

l'occasion de morceaux particulièrement brillants, sur le modèle des historiens antiques, qui donnent la parole à Oudet. Même si c'est un écrit qui le raconte, cela situe Oudet dans un monde de la parole, hors de l'écrit, c'est-à-dire hors de la lenteur, hors de la froideur : il s'agit de livrer une parole brûlante, qui s'est consommée sur le champ, une parole qui vaut par son effet, par l'impact immédiat sur les sensibilités (mais ici aussi, Oudet se construit en double de Napoléon). Dans cette parole, s'exprime et se définit la force d'Oudet : « Oudet s'élevait au milieu d'elle comme cet Hercule gaulois<sup>17</sup>, emblème ingénieux de l'éloquence et de la force, et qui tient tous les hommes attachés à d'invisibles nœuds par la séduction de la parole » (p. 282).

[71] Dans son *Cours de Belles-Lettres* des années 1808-1809 à Dole, Nodier avait excellemment défini l'éloquence comme la « seule tyrannie légitime » :

#### DE L'ÉLOQUENCE

Il ne faut pas confondre l'art oratoire avec l'éloquence. L'art oratoire s'enseigne, l'éloquence est un don du ciel. on peut devenir orateur, on naît éloquent. [...]

L'éloquence peut se définir le talent de faire passer avec force et rapidité dans l'âme des autres les sentiments dont on est pénétré soi-même. [...] C'est elle qui fonde les cultes, qui maintient la république et qui règle toutes les destinées du monde. L'homme vraiment éloquent exerce la première des magistratures : il a sur tout le genre humain un droit inaliénable de domination. L'empire de l'éloquence est la seule tyrannie légitime.

L'éloquence n'est pas exclusivement réduite à s'exprimer par la parole ou par l'écriture ; le geste, le regard, le silence, l'immobilité même peuvent être éloquents. Hercule furieux qui se couche sur la terre après avoir égorgé ses enfants, Agamemnon qui se voile au sacrifice de sa fille dans un tableau de Timanthe, Tarquin qui coupe les pavots les plus élevés de ses jardins,

---

<sup>17</sup> L'Hercule gaulois, ou français, a été souvent représenté, au XVI<sup>e</sup> siècle en France : une chaîne d'or va de sa bouche aux oreilles des auditeurs qu'il captive. D'après une indication de Lucien, Hercule symbolisait chez les Gaulois l'éloquence qui triomphe de la force.

l'invalide condamné à mort qui découvre sa poitrine et qui montre ses cicatrices à Turenne ont atteint au comble de l'éloquence<sup>18</sup>.

Ces traits de sublime, par le geste et la parole, Nodier les cherche systématiquement dans son ouvrage de 1815. Ainsi quand Oudet montre la « croix de son grade » : il n'a pas reçu la légion d'honneur, mais la croix dont il est décoré est à la fois métaphorique et plus vraie, c'est une légion d'honneur secrète, gagnée sur l'envers de l'histoire :

*Elle est là*, dit-il ; ensuite, portant sa main sur une forte cicatrice qu'il avait au-dessus de la clavicule, il ajouta : *Elle est là* ; et puis, en la rabaissant vers son cœur, *elle est là*. Et il nous tendit ses bras, où nous nous précipitâmes ensemble.

La gestuelle prend une forme à la fois rituelle et émotive : une seule gestuelle sublime, écrite pour être sublime, rassemble signe secret et explosion du sentiment.

Cette tyrannie de l'homme éloquent, par l'espèce de coup de force du sublime, éveille des restrictions morales dans le cours de littérature de 1808, justement à proportion du pouvoir qui est concédé à l'orateur :

On a défini l'orateur un homme de bien doué du talent de la parole. Les deux qualités essentielles de l'orateur sont donc l'éloquence et la vertu. Je vous ai dit que l'orateur exerçait une véritable magistrature et il n'y a que la vertu qui puisse acquérir sur les hommes un empire immense et durable.

[72] C'est le premier garde-fou, pour ainsi dire, que Nodier pose aussitôt après avoir évoqué le pouvoir immense de l'éloquence.

Une autre précaution s'y joint, pour justifier l'orateur de faire appel aux passions :

---

<sup>18</sup> *Cours de Belles-Lettres, tenu à Dole de Juillet 1808 à avril 1809*, introd., bibliographie, notes et index par Annie Barraux, Genève, Droz, 1988, p. 60-61.

On sera sans doute étonné d'abord de nous voir compter l'art d'exciter les passions au nombre des moyens que doit employer l'orateur. On croirait qu'il y a quelque chose d'indigne d'un homme de bien dans l'usage qu'il en peut faire ; [...] Cependant l'éloquence n'agit guère sur les hommes qu'en les agitant d'émotions puissantes dont leur sensibilité est le siège et dont leurs passions sont l'objet. Il est impossible de toucher leurs cœurs sans se servir de ces éléments dangereux, et l'orateur trop austère, qui en rejettera totalement l'usage, ne produira jamais la plus légère impression. Il est donc permis à l'orateur, il et même de son devoir de faire tourner au succès de la cause qu'il a embrassée les passions de ceux qui l'écoutent, et de tirer avantage des faiblesses et des imperfections de l'humanité pour le triomphe de l'innocence et de la vertu. C'est ainsi que la médecine convertit les poisons en remèdes héroïques et que l'abeille extrait des sucres très purs des plantes les plus redoutées.

Vous mépriserez l'avocat malhonnête, le prêtre factieux, le tribun forcené, écrit Nodier,

mais vous ne condamnerez pas, vous admirerez souvent l'honnête homme qui a usé des mêmes moyens pour parvenir à un but légitime et vertueux. Un homme ferme qui lutte de front contre les fureurs de la multitude est certainement digne d'éloges. Mais que dira-t-on du génie de celui qui se sert de ces fureurs mêmes pour la sauver<sup>19</sup> ?

Ces manœuvres autour de l'éloquence, par lesquelles Nodier la magnifie et recule en partie devant la magnification, nous les retrouvons mises en scènes dans le livre sur les philadelphes, à travers Philopœmen, tyran par l'éloquence et par les passions. Heureusement, tout cela était au service de la vertu la plus haute (*virtus* antique et vertu en un sens plus moderne). En même temps, le machiavélisme de ce pouvoir, qui attire et fascine, est constamment souligné. Le sublime qui parle aux passions, qui fait impression, qui fait qu'on ressent fortement, fait évidemment vaciller les évidences morales.

---

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 64.

Un peu comme il y a un repoussoir, voire plusieurs repoussoirs, opposés à Oudet dans le livre de 1815 (ainsi Malet, mais aussi Moreau), il existe un repoussoir, au niveau collectif, pour la philadelphie. Ce repoussoir apparaît notamment à travers les notes, c'est la franc-maçonnerie<sup>20</sup>. Elle incarne ici le côté [73] antihéroïque des choses, elle est décrite comme un corps vendu à Napoléon, voué à la « nullité » : elle n'a ni feu, ni sublime. Barruel, écrit Nodier, s'est fait illusion sur le compte de la maçonnerie, il a grandi son objet en lui prêtant une noirceur et une capacité de « conspiration » qu'elle n'a guère. Napoléon a « inondé toutes les loges de ses plus bas agents » : ce sont des gens qui veulent faire carrière, et la maçonnerie n'a aucune qualité pour « être jamais dangereuse ». À part cela, « ce sont généralement d'honnêtes gens, oisifs, curieux ou crédules ; mais qui ne sont ni conspirateurs, ni séditieux, ni républicains, ni athées, ni hérétiques, ni sectaires, ni impurs dans leurs mœurs, ni profanes dans leur pratiques, et qui surtout ne sont pas sorciers. » Ils sont, répète Nodier, loin de toute « conspiration anti-sociale » : « Toutes les grandes assemblées d'hommes, et celles même qui se sont le plus égarées ont fini par revenir à la morale<sup>21</sup>. »

Au sens où Nodier la montre inoffensive, donc rassurante pour le pouvoir et pour le roi, c'est une défense de la franc-

---

<sup>20</sup> Antoine-Melchior Nodier, père de Charles, a été franc-maçon (loge de « La Parfaite Union », Besançon). Par ailleurs Nodier a été sollicité par Jean DeBry, et les frôlements entre philadelphie (celle du jeune Nodier) et franc-maçonnerie ont été nombreux. Sur un plan institutionnel, notamment, il fut question de décider, pour les philadelphes, s'ils réuniraient leur société à la maçonnerie : collectivement la réponse fut négative, individuellement les réponses furent plus complexes. Voir *Correspondance de jeunesse*, éd. de J.-R Dahan, t. I, p. 175, p. 261 (n. 9). Voir aussi Cl. Rétat, « Charles Nodier, les Philadelphes et la Franc-Maçonnerie, dans *Une fraternité dans l'histoire : les artistes et la Franc-Maçonnerie aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles*, Musée des Beaux-Arts de Besançon (catalogue de l'exposition, sept. 2005-janv. 2006), Paris, Somogy, 2006, p. 102-108.

<sup>21</sup> *Les Philadelphes* (éd. J.-L. Steinmetz, *op. cit.*), en particulier p. 379 et suiv. (2<sup>e</sup> note), p. 418 et suiv. (15<sup>e</sup> note).

maçonnerie : il n'y a rien à craindre politiquement d'une société de braves gens ou de gens médiocres, régulés et normalisés par leur nombre même. Mais c'est en même temps une charge féroce, qui prend tout son sens par le contexte<sup>22</sup>. Ces gens « qui ne sont pas sorciers », sont aussi ennuyeux qu'inoffensifs. Ces incapables de conspiration sont en gros des bourgeois bedonnants à l'âme basse. On est au rebours, avec eux, de la « société secrète », jeune, enthousiaste, prête à la mort (à la mort à l'antique), soulevée par l'héroïsme, l'éloquence et la passion. Le réel, le présent, sont laids : aujourd'hui, écrit Nodier, la « féerie » est « détruite » (p. 377). Les « types » sont brisés, le « grand » est mort, mais on peut croire en lui en lisant Nodier si l'on veut encore s'échauffer le cœur ; de la féerie détruite, on tient le « talisman ».

Au total, le livre des *Philadelphes*, construit donc un objet « société secrète » fascinateur, par son équivoque même : l'apologie dégoûtée de la franc-maçonnerie, trop moutonnante pour ne pas être morale, participe de cette espèce de danse rhétorique du livre autour de l'attrait du pouvoir, sous sa forme [74] la plus radicale de tyrannie, sous ses aspects les plus passionnants et les plus a-moraux. La société secrète, avec son chef charismatique, fut ce qui enflammait les passions et emportait par amour. Quand A. Amédée-Thierry écrit que le livre de Nodier a du succès parce qu'il vilipende le régime passé, c'est vrai ; il vilipende un régime politique, mais en même temps l'anti-Napoléon incarné par Oudet exprime un culte aussi paradoxal qu'extrême pour la figure napoléonienne, pour la figure du tyran. Oudet est le despote qu'on peut aimer. Despote resté virtuel, dans l'ombre de l'histoire. Inversement l'image de la Restauration, en dépit de l'hommage au meilleur des princes et à son « gouvernement paternel », est largement miné par l'ironie et par les images de la médiocrité.

---

<sup>22</sup> Rappelons qu'il ne s'agit pas de définir une « opinion » de Nodier, une fois pour toutes et dans l'absolu, sur la maçonnerie, mais d'analyser le dispositif propre au livre de 1815.

La société secrète se construit ici, par excellence, comme objet de tentation : elle touche au sublime et à l'a-moralité particulière au sublime, et la pierre de touche de cette qualité tantalissante de la société secrète, c'est peut-être le recours permanent à l'argument moral et aux protestations de vertu. Elle touche à un rêve d'intensité, qui se nourrit de sa définition même de société secrète : société à dissolution rapide, qui se défait dès son objet politique disparu, elle est justement ici celle qui atteint la strate profonde, à travers la crise historique, qui active le sublime, les grandes valeurs et les grandes émotions, dont le livre nourrit assidûment la nostalgie. Inscrite dans un temps bref, accélérée et courant à la mort, « la » société des philadelphes, censée unifier et chapeauter tous les mouvements conspirateurs, fait miroiter l'image précise et concentrée d'une société bis et en miniature, complète et construite sur l'envers de l'autre, qu'elle aurait pu remplacer... si l'histoire avait été autre. La société secrète, non seulement secrète mais morte et méconnue, est ainsi, en tant qu'objet d'histoire secrète, l'écran commode de toutes les projections.

\*

Creative Commons BY-NC-ND

